

Au programme de l'Agrégation de Philosophie 2012

Nanine CHARBONNEL
Professeur de Philosophie à l'Université de Strasbourg
Philosophie de Rousseau,

3 volumes*

* Editions Aréopage, 2006,

850 pages 3 volumes indépendants :

- t. 1, *Comment on paie ses dettes quand on a du génie*
- t. 2, *A sa place. Déposition du christianisme*
- t. 3, *Logiques du naturel*

Après Rousseau, comment nous défaire de lui ? En le lisant de façon neuve. Œuvre philosophique fondatrice de la modernité, elle est constituée de schémas profondément illogiques, — et qui se veulent suprêmement logiques. Pour le meilleur (la lutte contre l'injustice, l'exaltation de l'individu existant, une puissante séduction de l'auteur se constituant en personnage) mais aussi pour le pire (pseudo-science, première définition de l'homme comme n'ayant pas de rapport d'essence avec ses semblables, réification des entités nationales, sexuelles, naturalisme généralisé), Rousseau crée le vivier où se sont abreuvées les avant-gardes dans leurs extrémismes opposés. Le comprendre dans l'histoire de la métaphysique tout autant que la littérature, saisir en lui le fondateur d'une nouvelle « religion » qui utilise les schémas du christianisme — pour mieux occuper sa place — tels sont les enjeux de ces trois ouvrages ambitieux.

Dans le premier volume *Comment on paie ses dettes quand on a du génie* l'auteur montre en Rousseau l'apparition d'une nouvelle pensée-écriture, par delà philosophie et littérature, inventant, comme Dieu, des genres nouveaux, et opérant une vaste prise-indue-au-propre : voilà « comment », selon la formule de Baudelaire, « on paye ses dettes... quand on a du génie ». Discutant en particulier les lectures de Derrida ou Paul de Man, elle rouvre le dossier du signe, de la figure, du genre, et établit comment les croyances post-modernes à l'impossibilité de distinguer propre et figuré sont encore prisonnières des lacets rousseauistes.

Dans le deuxième volume *À sa place. Déposition du Christianisme* s'ouvrent des perspectives étonnantes : on saisit comment ce sont les mécanismes même de la Christologie qui sont repris par Rousseau ; ils consistent en ontologisation, en « réification », des schémas que l'esprit humain met en œuvre dans les grandes figures de pensée que sont la métaphore (pour penser la même), la synecdoque (pour penser le genre et l'individu), l'oxymore (pour penser le contraire), l'hyperbole (pour penser l'excès). Nanine Charbonnel propose ainsi, par surcroît, une véritable déconstruction du christianisme, qui prend en compte non un vague monothéisme, mais bien l'essence de la Christologie.

Dans le troisième volume *Logiques du naturel* se précise la « logique-illogique » à l'œuvre chez Rousseau, et comment la notion de naturel est chez lui entièrement construite pour faire antithèse au rapport à autrui, l'apogée du « pris-indûment-au-propre » étant aussi celui du « propre-à-soi ».

En couverture : Autoportrait au Christ jaune Paul Gauguin

Editions Aréopage

www.editions-areopage.com

www.editions-areopage.com

par tel : 03 84 24 77 76

par fax : 03 84 24 13 16

par mail : editions@areopage.info



Nanine Charbonnel, *Philosophie de Rousseau*, 1. *Comment on paie ses dettes quand on a du génie* ; 2. *À sa place. Déposition du christianisme* ; 3. *Logiques du naturel*, 216, 308 et 336 p., Lons-le-Saunier, Aréopage, Penser 1, 2006 (16 €, 16,50 €, 16,50 € : 49 € les 3 vol.).

Nous est ici donné à lire un ouvrage capital et magistral de philosophie sur Rousseau. J'entends par là qu'il ne s'agit pas seulement (et encore) d'un commentaire ou d'une présentation de l'œuvre de Rousseau, vu sous l'angle littéraire et/ou philosophique. Il ne s'agit pas non plus d'un essai plus ou moins bien intentionné sur tel ou tel ou tel ensemble de thèses de Rousseau, comme il en est paru pléthore depuis son premier *Discours*, genre dans lequel se sont illustrés nombre de grands (Nietzsche) et de petits (Faguet) qui n'avaient pas pris la peine de le comprendre et le « réfutaient » sur des préjugés ou le condamnaient sur sa mauvaise mine... Nanine Charbonnel, professeur de philosophie à l'Université de Strasbourg, connaît, elle, non seulement l'œuvre de Rousseau dans ses moindres détails et aspects divers, mais encore toute la littérature secondaire ancienne et nouvelle d'ordre littéraire et d'ordre philosophique (de Starobinski à Derathé, de Todorov à Derrida, de Goethe ou Kant à Leo Strauss, de Gouhier, Althusser ou Goldschmidt à Gagnebin), d'une manière impressionnante, c'est-à-dire exhaustive, pénétrante et, pour ainsi dire, aussi rousseauiste que philosophique.

Mais il ne s'agit pas seulement de réinterpréter l'œuvre ou d'affiner telle ou telle problématique, ce qui, au mieux, garantirait à l'ouvrage une place dans les grandes bibliothèques pour l'usage des érudits, spécialistes et candidats à l'agrégation (de lettres ou de philosophie ?). Il s'agit d'une œuvre de confrontation avec Rousseau, que j'aimerais définir comme provocatrice, c'est-à-dire comme une *provocation* à penser, non seulement Rousseau tel qu'il est et tel qu'on doit le lire, mais Rousseau comme fondateur et « plaque tournante » de la modernité. L'auteur met au service de sa réflexion sur les grands enjeux de notre modernité tels qu'on peut les rattacher à la pensée de Rousseau toute sa vaste culture littéraire et sa maîtrise philosophique du concept et de l'histoire de la pensée.

L'ouvrage est si riche, foisonnant d'idées et de problématiques, qu'on ne peut pas prétendre le résumer, même schématiquement. On se contentera ici d'indications sur certains des thèmes traités et discutés pour inciter à la lecture d'un ouvrage magistral qui fera date dans les études rousseauistes et surtout dans les débats sur la modernité. Dans le volume 1

(*Comment on paie ses dettes quand on a du génie*, citation de Baudelaire), avec la question du propre et de la confusion, du « mal comme prise par autrui de votre propre place » (p. 55), l'auteur entre dans les débats contemporains sur le propre et le figuré, le signe, la figure, le genre, et discute avec pertinence les thèses de Derrida et de Paul de Man. Dans le volume 2, *À sa place. Déposition du christianisme*, la relecture d'*Émile*, de *La Nouvelle Héloïse* et du *Contrat social*, la problématique de la « prise-au-propre » (et « au-figuré ») conduit vers une analyse de l'utilisation par Rousseau des grandes figures de la rhétorique (et de la pensée) que sont la métaphore, la synecdoque, l'oxymore et l'hyperbole, réifiés dans l'ordre d'une ontologie « christologique » (les attributs et principes de Dieu constituant des modèles de l'anthropologie rousseauiste), ce qui permet des rencontres avec Luther, Descartes, Malebranche, Bossuet et Nietzsche, entre autres. Dans le volume 3, *Logiques du naturel*, on peut conseiller de partir des nombreux tableaux de concepts (sur le « re- » et le « co- » qui servent de préfixes aux concepts principaux de l'ontologie-axiologie du naturel de Rousseau) pour suivre un fil conducteur dans la fascinante discussion sur la problématique du « naturel » chez Rousseau.

Publié par un petit éditeur (courageux), ce magnifique ouvrage risque de passer inaperçu : ce serait une perte considérable, pour Rousseau, pour la philosophie et pour la modernité. On lui souhaite légion de bons lecteurs – si ce n'est pas trop demander, en concurrence avec les points de vente de matière grise à Coca-Cola.

Éric BLONDEL.

Professeur à Paris-I

Le que Rousseau doit aux « Lumières »

Quinzaine
littéraire,
5 déc. 2006

Bon an, mal an, paraissent plusieurs ouvrages consacrés à Jean-Jacques Rousseau. Certains y voient, comme Régis Debray, une revanche de la postérité sur le mépris que Voltaire n'a cessé de manifester envers Rousseau, sa personne et son œuvre. Dans l'ouvrage de Jean-Luc Guichet si Rousseau est au centre de la réflexion, la question initiale appartient plus largement aux Lumières.

JEAN-M. GOULEMOT

JEAN-LUC GUICHET

ROUSSEAU, L'ANIMAL ET L'HOMME

L'animalité dans l'horizon anthropologique des Lumières

e Cerf éd., 480 p., 46 €

NANINE CHARBONNEL

PHILOSOPHIE DE ROUSSEAU, 3 vol.

Épépage éd., 856 p., 49 €

Car jamais peut-être un siècle ne s'est plus interrogé sur l'homme et n'a cherché à briser, en dehors de la tradition chrétienne et de l'animal-machine de Descartes, une topologie nouvelle. L'âme ne fait plus la différence. On trouve des traces d'organisation animale chez les insectes selon Mandeville et Buffon. L'abbé Bougeant, auteur d'un *Essai philosophique sur le langage des bêtes* (1739) avance d'étranges hypothèses qui méritent d'être sanctionnées. On ne cesse, à Buffon de s'interroger sur ce qui réellement sépare l'homme de l'animal. On rêve de formes intermédiaires : Diderot de ses *res-pied esclaves lubriques* et Rétif de la *Machine à vapeur* imagine une utopie dont les colons vont des terres où la différenciation entre l'homme et l'animal est à chaque fois plus ténue. C'est là la conséquence extrême du projet de l'animal-machine de Descartes.

L'ouvrage de Jean-Luc Guichet traite en profondeur de la question, définit le problème posé aux Lumières l'animal comme machine, la réalité de l'entendement et la nature de l'instinct. Et à travers Rousseau et les récits destinés aux enfants sauvages, il s'efforce de retrouver ce qui unit et différencie l'état de nature, l'animalité et fait qu'homme et animal ont une part commune. L'analyse est nouvelle et pertinente. Elle éclaire bien des aspects négligés de Rousseau et du XVIII^e siècle. On regrette tout de même qu'elle ne fasse pas une part plus grande à des textes romanesques ou théâtraux qui à leur façon s'interrogent littérairement sur l'homme (entre autres, *La Dispute* de Voltaire, *Imirce, fille de la nature* de l'abbé Du Roi, de nombreux textes de Rétif de la Motte comme *La Lettre d'un singe*). Rappelons-nous que la philosophie prend naissance au XVIII^e siècle au sérieux, mais sans oublier pour autant de sa dimension littéraire. Nanine Charbonnel dont on connaît la préoccupation sur la modernité (*La Tâche aveugle* ; *Les Aventures de la Métaphore* ; *Philosophie du langage*) dans une perspective qui demeure la plus pertinente analyse ici l'œuvre, la pensée et l'écriture de Rousseau en prenant en compte les lectu-

res post-modernistes qu'en ont données Paul de Man et Derrida. L'œuvre est ici prise dans sa totalité. Pas de distinction entre ce qui relève de la philosophie : comme les *Discours* ou le *Contrat social*, du romanesque (*La Nouvelle Héloïse*) du religieux (*La Profession de foi*) ou de l'autobiographie (*Les Confessions*, *Les Rêveries*, *Les Dialogues*). Et ceci d'autant moins que la démonstration de Nanine Charbonnel insiste sur la notion de pensée-écriture, qui bouleverse les genres et situe l'écriture rousseauiste au-delà des oppositions traditionnelles.

Cette analyse est d'une grande richesse, elle ouvre nombre de pistes et multiplie les éclairages sur une œuvre qui a encore beaucoup à nous dire. Je pense à des réflexions sur la notion d'identification, sur le rousseauisme, sur l'aspect christique du positionnement rousseauiste, entre autres. Le terrain déblayé par un premier volume, Nanine Charbonnel, dans le second volume de sa trilogie rousseauiste, montre l'utilisation, (le détournement, peut-être), par Rousseau des mécanismes de la Christologie par le biais des grandes figures mises en œuvre (métaphore, synecdoque, oxymore, hyperbole)

qui permettent de penser le même, le contraire, le genre, l'individu, l'excès.

Peut-on, pour autant, parler de déconstruction du christianisme ? Ce serait réduire la portée de ce travail d'analyse profond et novateur aux dimensions d'un avatar de plus de la post-modernité. La conception de Dieu selon Rousseau, qui nous est révélée ici vaut plus et mieux que cela. Là encore que de remarques pertinentes, de lectures nouvelles et novatrices proposées du texte rousseauiste, sur lesquelles

La place de Rousseau dans la modernité

On aimerait un instant s'arrêter, comme par exemple la réunification que propose Rousseau du propre et du figuré, et qui, mise en œuvre dans les analyses, redonne au texte rousseauiste une autre dimension que celle que traditionnellement on lui reconnaît.

Le troisième volume que propose Nanine Charbonnel s'intitule *Logiques du naturel*. Il se veut plus qu'une conclusion. Il est une sorte de clé de voûte, propre à montrer à quoi tendent la construction et la démarche rousseauiste. Tout s'y articule autour de la notion si présente chez Rousseau de naturel qu'il oppose aux artifices de la culture, aux mensonges de la philosophie et de la vie en société, aux discours calomnieux des autres, aux déguisements des religions et aux discours trompeurs des puissants qui ont donné force de loi à l'injustice. Tout ici est repris, explicité, redistribué pour donner à l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau sa place, toute sa place dans la modernité.

Il n'est pas aisé de résumer la trilogie de Nanine Charbonnel. Son cheminement n'est pas toujours facile à suivre. La technicité du philosophe, l'ampleur de sa culture (rousseauiste, et bien en-deçà et bien au-delà), la nouveauté de son projet déroutent parfois le lecteur habitué à des discours moins denses sur Rousseau. Qu'importe ! La lecture de ce livre est passionnante quand bien même elle prend le rousseauisme traditionnel à contre-pied. Peut-on même confesser face à une telle réflexion qu'on a été sensible à la jubilation de son auteur quand elle en découd avec les idées reçues et les idoles de notre temps, de Georges Bataille à Derrida, en passant par Paul de Man ? On ne peut que se réjouir de cette tentative de prendre l'œuvre de Rousseau à bras-le-corps pour en chercher la cohérence et dépasser ce que traditionnellement on considère comme une suite presque pathologique de contradictions. |



« IL RETOURNE CHEZ SES ÉGAUX »,
GRAVURE PAR MOREAU LE JEUNE POUR LE DISCOURS
SUR LES ORIGINES DE L'INÉGALITÉ

• 2006 parutions.com : href="http://www.parutions.com/index.php?pid=1&rid=76&srld=0&ida=7342">Lien vers http://www.parutions.com/index.php?pid=1&rid=76&srld=0&ida=7342

Philosophie

Philosophie de Rousseau - Coffret en 3 Volumes

de Nanine Charbonnel

Aréopage - Penser ! 2006 / 49 €- 320.95 ffr. / 855 pages

ISBN : 2-908340-58-5

FORMAT : 16,0cm x 22,5cm

- Tome 1, *Comment on paie ses dettes quand on est un génie*
- Tome 2, *A sa place ; Déposition du christianisme*
- Tome 3, *Logiques du naturel*

L'auteur du compte rendu : Laurent Fedi, ancien normalien, agrégé de philosophie et docteur de la Sorbonne, est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la philosophie française du XIXe siècle, parmi lesquels *Le problème de la connaissance dans la philosophie de Charles Renouvier* (L'Harmattan, 1998) ou *Comte* (Les Belles Lettres, 2000).

Révolutionnaire ?

On croyait que tout avait été dit sur la philosophie de Rousseau. Le livre-événement de Nanine Charbonnel, en trois volumes, démontre le contraire. Ce livre renverse les commentaires antérieurs, procède à une «déconstruction» qui prend le contre-pied de Derrida. Son originalité tient à un principe d'interprétation, fondé sur une théorie du langage. En résumé, le discours de Rousseau obéit à un régime de métaphoricité généralisée, où le figuré est pris indûment au propre, d'où un fonctionnement qui perturbe toutes les classifications dans l'histoire des idées et qui brouille les frontières entre philosophie et littérature. Cette dérégulation sémantique des mécanismes rhétoriques exprime le fond d'une doctrine qui condamne la représentation, le redoublement, la contrefaçon, l'outrage fait à l'identité du «un», et qui cherche à retrouver le propre derrière les médiations corruptrices : le propre, c'est-à-dire «le prédicable», «l'exclusif», «l'approprié», «le non déplacé», «l'original» (t.2, p.91). Désir de transparence, désir d'en finir avec les signes à découvrir quelque part, l'esprit mal tourné, les malentendus, les doubles sens ; cette ligne directrice conduit Rousseau à homogénéiser : plus de différence, partant, plus de confusion. «*La nouvelle conception du naturel, c'est le Signe sans déperdition, le message qui se confond avec la chose même*» (t.3, p.195).

Si Rousseau a entraîné la modernité dans ce jeu étrange, dont la psychanalyse a fait plus tard son profit, l'inspiration remonte à la théologie chrétienne et à la métaphysique (malebranchiste notamment). Il est impossible de restituer en quelques lignes la richesse et la précision des très denses analyses, qui raviront théologiens et philosophes, autour du corps mystique, de l'eucharistie ou de l'uni-trinité, analyses nourries d'une érudition puisée jusque dans les archives calvinistes de Genève. Le nouvel Evangile réclamait une nouvelle exégèse, soit une déconstruction du christianisme pris non pas comme parangon du monothéisme, mais comme une doctrine originale, puissamment rhétorique parce que centrée sur «la Figure faite homme». En résumé, l'Incarnation chrétienne n'est pas essentiellement animation d'un corps par une âme, ni essentiellement lien vertical entre hétérogènes (comme un dieu grec apparaissant sous les traits d'un berger), mais assure un lien entre homogènes : le Verbe devient véritablement homme, il appartient à l'humanité. Rousseau n'opère pas différemment lorsqu'il confère aux figures topiques (métaphore, synecdoque, hyperbole, oxymore) une dimension ontologique : «*chacune des grandes figures de rhétorique dont nous donnons l'étonnant devenir-principe logique chez Rousseau se trouve utilisée ainsi pour résoudre de graves distorsions, apories, échecs, au travail depuis plusieurs siècles dans les grands mécanismes logico-anthropologiques*» (t.2, p.88). Finalement, N. Charbonnel dévoile un processus de «sécularisation» par transfert du sacré qui s'achève dans la définition nouvelle de l'homme prenant la place de Dieu «seul en son genre».

Contrairement à d'autres grilles de lecture qui ont tendance à écraser les nuances (voir certaines applications du structuralisme aux études littéraires), celle-ci les révèle au contraire, et les réinstalle dans une cohérence d'ensemble : *L'Emile*, *le Contrat social* et *La Nouvelle Héloïse* obéissent à une même logique, s'inscrivent pareillement dans une métaphysique du «propre à soi». Le classement des productions de Rousseau en rubriques disciplinaires (philosophie de l'éducation, philosophie politique etc.) vole en éclats et le croisement des textes (agrémenté de tableaux synoptiques) peut enfin dévoiler l'intérêt philosophique d'éléments apparemment anecdotiques et généralement passés sous silence

(par exemple, la bonne duperie sur le vin dans *La Nouvelle Héloïse* ou le don des pommes aux petits savoyards dans la *Neuvième Réverie*). Et cela, sans faire non plus violence à l'unité organique des textes.

De ce déverrouillage émerge une vision de l'œuvre nouvelle et provocante. Le précurseur politique est démystifié : «Placer Rousseau dans le mouvement des droits démocratiques de l'homme, c'est confondre subjectivité et individualité, et confondre droits de l'homme et droits de l'Etat [...]» (t.3, p.144). En effet, pour Rousseau c'est la présence de l'autre qui est le mal, et tout lien social est assujettissement. Le contrat social prohibe en réalité les relations entre individus au bénéfice du seul rapport du tout à la partie. Contre les lectures «humanistes» qui en font un représentant de l'universalisme, les citations nous rappellent que le philosophe de Genève déplorait la confusion des sexes, des nations, des vocations. Le lecteur découvre un Rousseau obsédé par le problème des places, de l'occupation, de la substitution, de «la mise à la place de» : si la justice consiste à donner à chacun sa place, il s'agit tout autant de faire en sorte que chacun soit à sa place.

Quand toute monnaie est fausse, il n'y a plus de fausse monnaie : ce passage à la limite, «révolutionnaire» (au sens propre), pourrait bien nous donner la clef de certains comportements extrémistes, et ce n'est pas pour rien que N. Charbonnel insiste tant sur l'idée récurrente de Rousseau, commune à certains mouvements d'extrême gauche, selon laquelle le mal a son remède en lui-même (dans l'inversion, la répétition, l'excès). Le lecteur saisit comment le déraillement sémantique constitutif de cette œuvre ouvre la voie à la modernité : le meilleur d'une créativité nouvelle, le pire de nouvelles idéologies ou religions pseudo-scientifiques. Mais N. Charbonnel évite tout simplisme : Rousseau n'est pas tant l'inspirateur des totalitarismes et des idéologies identitaires (centrées sur l'origine, la pureté, le «propre») qu'une clef de lecture possible pour comprendre leur fonctionnement. Il est vrai qu'elle insiste plutôt, dans la conclusion, sur le pire. A cet égard, on peut se demander si l'individualisme anthropologique de Rousseau n'est pas le rempart le plus ferme contre la tendance fusionnelle de la gestion des masses dans les régimes totalitaires (qui respectent le «propre» de la race ou de la classe, mais non de l'individu !), ce qui interdirait par avance toute filiation possible. *A contrario*, ce même individualisme, étranger à l'individualisme démocratique, intersubjectif et communicationnel, interdirait symétriquement de tenir Rousseau pour l'annonciateur de l'anti-totalitarisme.

Dans ces trois volumes, N. Charbonnel nous livre donc à la fois une théorie du christianisme centrée sur la christologie, une lecture fine et globale de l'œuvre de Rousseau, dans sa transversalité thématique, et une piste de recherche pour une exégèse de la modernité. L'entreprise est pour le moins ambitieuse et il fallait se doter d'un puissant schéma interprétatif pour se mesurer à un objet de cette ampleur : car c'est un large pan de l'histoire des idées qui est finalement revisité sous l'angle de cette «*rhétorique transcendantale*» (t.1, p.49).

Cet ouvrage décapant n'épargne pas les devanciers (à l'exception de Michel Serres et René Girard). La théorie critique du langage qui sert de principe d'interprétation peut évoquer l'accent déconstructiviste de Derrida et Paul de Man, mais N. Charbonnel prend soin, lorsqu'elle côtoie ces derniers, de les critiquer ; c'est que, selon elle, ces commentateurs fascinés par leur objet sont tombés dans le piège : comme Nietzsche, Freud, Blanchot et Lacan, ils postulent que «*tout langage est figuré*», d'où une critique finalement consonante, là où l'on attendrait un maximum de distanciation. «*En fait, de Man identifie (dans le sillage de Rousseau) le mécanisme du concept avec le mécanisme (raté du point de vue rhétorique) de la prise-au-propre induite de la métaphore. Dès lors, il s'approche tout près des bons problèmes, saisissant comme personne avant lui les parallélismes du prétendument conceptuel et du prétendument littéraire chez Rousseau ; mais c'est au prix de la perpétuation des erreurs théoriques mêmes de celui-ci d'une part, et d'autre part de la non-compréhension de l'ensemble de son œuvre, car Rousseau n'en reste pas à cette théorisation, il fait dans son œuvre quelque chose de tout à fait nouveau : unir ce prétendu concept et cette prétendue métaphore à un amalgame inouï, le «par-delà conceptuel et métaphorique» que sont ses idéologèmes*» (t.2, p.94). Tout le projet de N. Charbonnel pourrait donc se résumer à cette problématique : après Rousseau, comment nous défaire de lui ?

On peut supposer qu'une interprétation aussi audacieuse, foisonnante et bien menée fera date dans l'histoire de «l'histoire des idées». Est-elle pertinente ? La communauté savante en jugera et l'on peut s'attendre à des débats s'il reste quelque vitalité dans le monde universitaire. Le projet ressemble à un pari. *A priori*, une entreprise aussi systématique, rigoureuse, englobante, ou bien explique tout (et supprime les lectures rivales) ou bien n'explique rien (ou apporte peu, comme ces exercices littéraires pour khâgneux).

Sachant que N. Charbonnel prépare actuellement une suite consacrée au XIXe siècle, donc à l'âge protohistorique des sciences humaines, on s'interroge sur la place de l'analogie dans son dispositif explicatif. La notion de figure et de figuré, comme «présence sensorielle», «incarnation d'une idée» ou «message transporté», n'est pas superposable à l'analogie, comme identité de rapports (a est à b ce que c est à d). L'analogie, dont le principe est formulé chez Aristote (largement absent du livre) n'est pas automatiquement suspecte, car elle peut servir d'outil heuristique notamment

lorsqu'une science naissante a besoin de s'appuyer sur des concepts déjà en usage, l'essentiel étant de définir les conditions de son maniement et la portée de son utilisation. Il faudrait, de ce point de vue, tracer la ligne qui sépare les analogies sauvages, abusives, idéologiquement récupérables et les méthodes analogiques scientifiquement contrôlées. Cette ligne de partage, souvent difficile à établir (chez les premiers sociologues notamment) est-elle sensible dès le XVIIIe siècle? Le parti pris, imposé par Rousseau lui-même, de ne pas dissocier fiction et épistémologie, déjoue par avance toute possibilité de trancher, mais la question pourrait se poser pour d'autres auteurs ou pour des champs du savoir plus clairement identifiables. Pour une réponse, on patientera jusqu'à la prochaine «somme», qui risque bien de renouveler notre vision du XIXe siècle.

Laurent Fedi

(Mis en ligne le 01/09/2006)

Droits de reproduction et de diffusion réservés © Parutions 2011

Voir aussi

• 2007, *Agenda de la pensée contemporaine*, n°07, printemps 2007

• 2006, Octobre, France-Culture, les Vendredis de la philosophie

lien
vers http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/vendredis/fiche.php?diffusion_id=45095